CIEH&CIEFI-EPEI

« Sociétés plurielles contemporaines : crises et transferts culturels. Regards sur l'espace euro-méditerranéen»

Institut Hongrois de Paris, 92 rue Bonaparte 75006 Paris
(Mo Luxembourg ou St Sulpice)

Colloque international organisé par

le Centre Interuniversitaire d'Études hongroises et finlandaises (CIEH-CIEFi) de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3

en collaboration avec

La Fédération de recherche Études pluridisciplinaires sur l'Europe intermédiaire (EPEI)
le Centre d'Études et de Recherches Comparatistes (CERC)
le groupe de travail CODHIL du Département d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest (ELTE)

soutenu par
le programme de recherche „Sociétés plurielles" - USPC
l'Institut Hongrois de Paris

les 6 et 7 novembre 2015

Comité scientifique : Nella Arambasin, Philippe Daros, Krisztina Horváth, Judit Maár, Joanna Nowicki, Isabelle di Oliveira, Tiphaine Samoyault, Madalina Vartejanu-Joubert

Vendredi 6 novembre - Matin

9:00-9:20	**Accueil – enregistrement**
9:20-09:40	**Ouverture du colloque** Laurent CRETON, Président du Conseil Académique et Vice-Président de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3 János HAVASI, conseiller culturel, directeur de l'Institut Hongrois de Paris

Séance I – *Littérature émigrée, ou l'œuvre hybride*
Présidence : Philippe DAROS, Sorbonne Nouvelle – Paris 3, ED 120

9:40-10:00	Claudia MANSUETO, Université de Trieste *Au-delà de la littérature émigrée : le défi des beurs.* À bras-le-cœur *et* Le thé au harem d'Archi Ahmed *de Mehdi Charef et* Boumkoeur *de Rachid Djaïdani*
10:00-10:20	Katarina SPIROPOULOU, Université de Thessalie *La problématique de l'altérité chez Faïza Guène : le cas de* Un homme, ça ne pleure pas
10:20-10:40	Hafida RABIA-AIT MOKHTAR, Université de Bouira, Algérie *Le rapport voile / langue entre l'Ici et l'Ailleurs. L'exemple des deux romans,* Paris plus loin que La France *et* Bab-Errih *de Ghania Hammadou*
10:40-11:00	**Débat**

11:00-11:20	**Pause café**

Séance II – *Entre deux langues, entre deux identités*
Présidence: Carole MATHERON, Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CERC

11:20-11:40	Sadia AGSOUS, INALCO, CERMOM *Traduire la littérature sur la Nakba dans l'espace Israël-Palestine*
11:40-12:00	Maha Abourahim BOUAISSI, INALCO *Le beur vernaculaire ou comment l'arabe marocain déterritorialisé s'est intégré dans la langue française : analyses conversationnelles de deux familles issues de l'immigration marocaine*
12:00-12:20	Krisztina HORVÁTH, Université Eötvös Loránd, Budapest *On dit le ou la ? La langue d'Espagne : poétique du juron dans* Pas pleurer *de Lydie Salvayre*
12:20-12 :40	Réka TÓTH, Université Eötvös Loránd, Budapest *L'écriture translinguale/migrante/ex-centrée/dé-centrée de Vassilis Alexakis*
12:40-13 :00	**Débat**

13:00-15:00	**Déjeuner libre**

Vendredi 6 novembre – Après-midi

Séance III – *Figures de l'exilé I.*
Présidence : Traian SANDU, Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CIEH&CIEFi

15:00-15:20 Alina BAKÓ, Académie Roumaine
La théâtralité de la prose onirique

15:20-15:40 Mathilde HUG, Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CERC
Le Retour en Pologne *de Joseph Konrad : la trahison comme fidélité à soi-même*

15:40-16:00 Harri VEIVO, Université de Caen
Constructions identitaires en mouvement dans le récit de voyage Önskeresan *(1948) de Göran Schildt*

16:00-16:20 **Débat**

16:20-16:40 **Pause café**

Séance IV – *Figures de l'exilé II.*
Présidence : Madalina VARTEJANU-JOUBERT, INALCO

16:40-17:00 Tivadar PALÁGYI, Université Eötvös Loránd, Budapest
L'écrivain « rapatrié » : Camus entre l'Algérie et la France

17:00-17:20 Wafae KARZAZI, Université Hassan II-Mohameddia, Maroc
Crise identitaire et rêve d'enracinement chez le personnage sebbarien

17:20-17:40 István CSEPPENTŐ, Université Eötvös Loránd, Budapest
La représentation de l'exil et de la proscription dans les romans d'Amin Maalouf

17:40-18:00 **Débat**

19:30 Dîner pour les intervenants et les présidents
Restaurant Universitaire Mabillon
3, rue Mabillon 75006 Paris
Métro Mabillon
Bus arrêt Bonaparte Saint-Germain (lignes 70, 87, 96)
Seine Buci (ligne 70, 96)
Saint-Germain-des-Prés (ligne 63)

Samedi 7 novembre – Matin et Après-midi

	Séance V. – *L'expérience de l'indécision des frontières*
	Présidence : Nella ARAMBASIN, Université de Besançon, CIEH&CIEFi
9:40-10:00	Axel BOURSIER, Université Cergy-Pontoise *Penser la frontière : les déplacements de la francophonie choisie d'Europe Médiane*
10:00-10:20	Raouia HADDAD, Université de Carthage, Tunisie *Les êtres frontaliers dans les œuvres d'Amin Maalouf*
10:20-10:40	Tumba SHANGO LOKOHO, Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CERC *Transfrontalité culturelle et littéraire en Afrique francophone*
10:40-11:00	**Débat**

11:00-11:20	**Pause café**

11:20-11:40	**Séance VII – *Perspectives anthropologiques et sociologiques de la migration***
	Présidence : Judit MAÁR, Sorbonne Nouvelle – Paris 3, Université Eötvös Loránd de Budapest
11:40-12:00	Zoltán DRAGOS BAKÓ, Université Lucian Blaga, Sibiu, Roumanie *Reconstruire l'identité par l'intermédiaire de la presse*
12:00-12:20	Jérôme LUCEREAU, Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CERC *La faim comme moteur premier des transferts culturels*
12:20-12:40	**Débat**

12:40-14:20	**Déjeuner libre**

	Séance VI. – *Création sous contrainte*
	Présidence : Joanna NOWICKI, Université Cergy-Pontoise
14:20-14:40	Laurence KUCERA, Université Paul Valéry, Montpellier 3 *La création sous domination : entre dissidence et contestation*
14:40-15:00	Gabrielle CHOMENTOWSKI, INALCO *La coopération cinématographique entre le bloc communiste et les pays d'Afrique et du Moyen-Orient (années 1960-1980 (années 1960-1980)*
15:00-15:20	Augustin LEFEBVRE, Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CIEH&CIEFi *Décrire l'expérience totalitaire : les catégorisations des exilés de* Jeunesse d'octobre *de Nicolas Baudy (1957)*
15:20-15:40	**Débat**

15:40-16:00	**Pause café**

16:00	**Clôture du colloque**

Résumés

Sadia AGSOUS
INALCO, CERMOM

Traduire la littérature sur la Nakba dans l'espace Israël-Palestine

Dans des situations de conflits nationaux, l'acte de traduire la littérature peut prendre part à la création d'un espace (Suleiman, 2004) dans lequel l'intérêt envers l'autre se développe loin des considérations nationales et idéologiques. Dans le cas de l'espace Israël-Palestine, bien que l'acte de traduire la littérature juive et palestinienne demeure une initiative individuelle, cependant, elle représente un lieu potentiel de dialogue, de contacts et d'échanges et de réappropriations identitaires.

Dans une perspective comparatiste, nous exposerons les profils de deux traducteurs de l'arabe vers l'hébreu autour de la thématique de la mémoire de la *Nakba* (catastrophe palestinienne de 1948). Yehuda Shenhav-Shahrabani est Juif israélien traducteur de l'écrivain palestinien Salman Natour. Anton Shammas est palestinien et auteur d'un roman, *Arabesques,* écrit en hébreu. Il est traducteur des romans d'Émile Habibi et des poèmes de Taha Mohammed Ali pour le public juif israélien. Nous examinerons ces traducteurs et leurs travaux en prenant en compte d'une part, le concept des intentions de l'écrivain et du traducteur de Walter Benjamin. D'autre part, nous explorons la possibilité d'utiliser la traduction de l'arabe vers l'hébreu comme une réalisation partielle du *tiers-espace* de Mahmoud Darwich (Helit Yeshurun, 1996) : à savoir, un espace dans lequel Juifs et Palestiniens peuvent exister (A. Raz-Krakotzkin, 2011) et créer un dialogue au sein de la littérature, et ce malgré le contexte politique très hostile.

Alina BAKO
Académie Roumaine

La théâtralité de la prose onirique

Virgil Tănase est un prosateur d'origine roumaine, exilé en France qui, premièrement, a été connu par l'attentat de communistes qui ont essayé de le tuer. Les écrivains de l'exil justifient leurs œuvres par leur existence antérieure, en écrivant sur l'époque communiste. Tănase vit chaque moment de son existence par ses romans.

Il avoue qu'il a choisi la France par des raisons esthétiques, mais en gardant une étroite liaison avec la matrice maternelle roumaine. Membre du groupe onirique, sa prose contient en même temps la réalité malade du régime communiste, mais aussi la réalité du rêve, substitut du bonheur de la liberté.

L'œuvre littéraire de Tănase propose une double représentation: celle qu'on retrouve dans le roman et celle de la dramaturgie. Les deux hypostases de la réalité proposent la même vision ludique, qui renvoie à une formule narrative inédite. De plus, il est un metteur en scène qui essai de surprendre les aspects visuel les plus détaillés surprises dans les textes choisis.

Pour lui, la littérature contient la réalité et le rêve en même temps, ses personnages devenant des porte-paroles du narrateur qui détient l'habilité de trouver la solution entre exprimer et visualiser. Parmi ses textes on cite: *Portrait d'homme à la faux dans un paysage marin*, Flammarion, 1976, *Apocalypse d'un adolescent de bonne famille*, Flammarion, 1980, *Le Paradis à l'amiable* (théâtre), 1983, *Cette mort qui va et vient et revient*, Hachette, 1984, *Zoia*, Non Lieu, 2009.

Dragos-Zoltan BAKO
Université LUCIAN BLAGA, Sibiu, Roumanie

Reconstruire l'identité par l'intermédiaire de la presse

Le thème proposé établit les circonstances dans lesquelles le texte journalistique (de type éditorial) est pénètre par l'influence de l'élément identitaire, comment celui-ci entre dans l'espace littéraire afin d'améliorer l'approche persuasive, permettant toutefois une adressable élitiste. Dans le même temps, nous voulons démontrer que dans le cas de ceux qui ont signé les éditoriales de la position d'écrivain et des

journalistes on observe une certaine orientation politique, plus ou moins cachée, ce qui confirme que cette littérarité peut être transformée dans un outil de manipulation. Gabriel Tarde a montré la relation étroite entre la naissance et le développement du journalisme, d'une part, et l'émergence du grand public. Les idées sont nées en partant de l'expérience du journaliste, les faits vécus qui sont ensuite partager avec le grand public.

Dans les conditions de la société contemporaine qui propose comme modèles des non-valeurs, une étude consacrée aux écrivains, aux journalistes et aux formateurs d'opinion peut devenir un moyen de promouvoir l'identité par la presse écrite ou en ligne et rendre la procédure événementielle et l'actualité à travers des critères exigeant de sélection de ce que nous lisons.

Maha Abourahim BOUAISSI
INALCO

Le beur vernaculaire ou comment l'arabe marocain déterritorialisé s'est intégré dans la langue française : analyses conversationnelles de deux familles issues de l'immigration marocaine

Avant de s'engager dans ce type d'analyse conversationnelle, il est nécessaire de rappeler les parcours sociaux de ceux que j'appellerai les membres de la première génération de ces familles qui chacune compte trois générations. En effet, l'on ne peut réellement comprendre les pratiques langagières de chacun qu'en analysant en premier lieu les trajectoires de vie et les parcours conversationnels de ces locuteurs.

Ce travail commence donc par un résumé des itinéraires sociolinguistiques avec la présentation des situations politiques et économiques du Maroc et de la France depuis la décolonisation jusqu'aux années 70' puisque les membres de la première génération, enquętés durant les sept années de recherches que représentent ma thèse, ont connu cette période : « Un émigré est un individu qui accepte de quitter un univers social, économique, politique, culturel ou moral familier. Il passe d'un système économique à un autre, d'un continent à un autre, d'une culture à une autre ». Une fois les profils sociolinguistiques des membres de chaque génération présentés, l'on peut s'interroger sur les pratiques culturelles et langagières qui ont été transmises, ou non, au fil des générations. Au travers d'une étude comparative entre les deux familles enquętées, je tenterai donc de démontrer qu'il existe bien aujourd'hui en France ce que je nomme le « beur vernaculaire » en m'appuyant sur la théorie labovienne.

Grâce aux travaux de Labov incluant la dimension sociale du langage, on ne stigmatisera plus les locuteurs se différenciant de la norme en jugeant leur discours comme étant "restreint" ou "limité" par rapport au "code élaboré" des classes dominantes. On fera maintenant référence à des variétés linguistiques légitimes et illégitimes, car cette distinction ne sous-entend aucunement que le code illégitime est inférieur mais suppose qu'il n'est tout simplement pas socialement reconnu par ceux qui imposent leur règle. Alors qu'auparavant on pensait que le parler de ces populations était "inadapté et impropre à la pensée logique", Labov démontre, tout comme Bourdieu, que la langue de ces jeunes n'est pas limitée et qu'il s'agit męme d'une variété de la langue standard. Le "black vernaculaire", tout comme le « beur vernaculaire », sont nés à partir de conflits sociaux, comme un affront à la norme des dominants. Ce type de variété langagière traduit le désir d'ętre reconnu dans la société. En se démarquant de la norme et de ceux qui l'institutionnalisent, on démontre son appartenance à un autre groupe d'"insoumis". Comme le précise Pierre Encrevé : "La reconnaissance de l'évaluation sociale imposée par les classes dominantes (et, à leur suite, par toutes les instances pédagogiques) n'implique pas que cette évaluation soit reprise à leur compte par tous les locuteurs subissant cette violence symbolique.". C'est donc parce que l'on voudra se démarquer socialement que l'on choisira de se démarquer linguistiquement.

Axel BOURSIER
Université Cergy-Pontoise

Penser la frontière : les déplacements de la francophonie choisie d'Europe Médiane

Les œuvres des auteurs que nous nous proposons d'étudier sont profondément atteintes par la problématique de la frontière. En effet, les auteurs de la francophonie d'Europe Médiane ont, au cours du second vingtième siècle, franchis la frontière qui séparait l'Occident de leur terre natale. Nous nous

proposons d'étudier ce moment de passage. Comment franchir une frontière ? Quels choix implique ce passage ? Peut-on franchir une frontière sans modifier son identité ?

Plus profondément le passage de la frontière physique entraine la réflexion de nos auteurs sur les frontières mentales qui existent. La « modernité tardive » est une époque complexe où selon nos auteurs se dressent des frontières entre sens et non-sens. Une réflexion profonde nourrie leurs œuvres afin que de savoir ce qui les distingue des autres. Cette réflexion les amène à mettre en scène une frontière entre le monde frivole, atteint par le kitsch et le monde héritier des valeurs classiques et seul capable de permettre une vie dans la vérité.

C'est par une intégration de la notion de frontière qu'ils peuvent à nouveau écrire une fois celle-ci traversée. Cette distinction entre l'humain et l'humain « affaibli » par la « modernité tardive » est essentielle pour comprendre leurs œuvres. Celles-ci ne sont pas le fait de postmodernes ayant annihilés le concept de frontières, mais bien plus celles d'auteurs intégrant la frontière et se méfiant de sa suppression. La littérature exilique des francophones choisis n'est pas une littérature sans frontière, mais bien plus une littérature prônant la prise de conscience des frontières mentales qui existent, puisqu'un monde sans frontière leur semble être une utopie terrifiante.

Dans un monde sans frontière mentale, tout se vaut et donc rien ne signifie.

Gabrielle CHOMENTOWSKI
INALCO

La coopération cinématographique entre le bloc communiste et les pays d'Afrique et du Moyen-Orient (années 1960-1980)

Dans le cadre de la politique de coopération menée par le Parti communiste d'Union soviétique en Afrique et au Moyen-Orient, de jeunes artistes originaires de Guinée, du Sénégal, du Mali, de Syrie, du Maroc, obtinrent des années 1960 à la fin des années 1980 du gouvernement soviétique des bourses pour étudier au VGIK, l'Institut du cinéma de Moscou. Sans être très nombreux, ces apprentis cinéastes marquèrent par la suite - de par leur style et leur militantisme - les cinématographies de leur pays, comme le sénégalais Ousmane Sembène, le malien Souleymane Cissé, le burkinabé Idrissa Ouédrago, le mauritanien Abderrahmane Sisssako ou encore la guadeloupéenne Sarah Maldoror. Le cinéma devait remplir, aux yeux des autorités soviétiques, sa mission politique : propager le message communiste au delà des frontières de l'Union soviétique, participer à la lutte pour les indépendances contre les pays qualifiés d'impérialistes et capitalistes et démontrer aux pays frères l'intérêt tout comme l'esprit de tolérance et d'amitié que l'URSS manifestait envers les cultures africaines. Or qui mieux que des Africains auraient pu être les porte-paroles de cette idéologie ?

Il s'agira dans cette présentation d'établir un état des lieux des coopérations cinématographiques qui ont été mises en place entre l'Afrique, le Moyen-Orient et les pays du bloc communiste. Quelles ont été les modalités de cette coopération (bourses d'étude, échange de matériels cinématographiques, festivals de cinéma, coproduction de films, etc.)? Dans quelle mesure peut-on étudier les transferts culturels qui ont pu exister dans le cadre de cette coopération? Que reste-t-il aujourd'hui de cette coopération aussi bien sur le plan artistique, éducatif et mémoriel? Nous tenterons dans cette présentation de formuler quelques éléments de réponse à ces questions.

István CSEPPENTŐ
Université Eötvös Loránd, Budapest

La représentation de l'exil et de la proscription dans les romans d'Amin Maalouf

Toutes les œuvres – romans ou essais – de l'écrivain d'origine libanaise tournent autour de la question de l'identité, et mettent au centre un personnage en proie aux aléas de l'Histoire ou à la haine communautaire. L'inspiration personnelle est indéniable chez cet intellectuel chrétien qui appartient, dans son pays d'origine, le Liban, comme dans son pays d'adoption, la France, à une minorité partageant de multiples identités. L'étude proposée explorera la représentation de la figure du proscrit, quelle que soit la forme de proscription subie, en rupture avec son milieu politique et/ou intellectuel. De l'ensemble de la production littéraire d'Amin Maalouf, ce sont essentiellement les romans – le genre le plus représentatif de son œuvre – que nous proposons de prendre ici en considération, car ils permettent, grâce à leur perspective souvent historique, un certain recul, un certain degré d'abstraction dans le traitement d'un

sujet de la plus grande actualité. Ce thème correspond à plusieurs axes envisagés par le colloque. Tout d'abord, il s'agit d'exemples d'immigration (c'est notamment l'expérience qu'a vécue l'auteur lui-même, comme chacun de ses héros) dont les victimes, ces proscrits venus de monde musulman, jouent un rôle d'acteur dans le transfert culturel entre le Proche-Orient et l'Europe de l'Ouest. Mais dans cette production romanesque qui s'inscrit dans l'abondante littérature émigrée libanaise, il s'agit également d'une représentation littéraire de la diversité culturelle qui propose d'explorer l'éternel – et combien actuel ! – dilemme identitaire.

Raouia HADDAD
Université de Carthage

Les êtres frontaliers dans les œuvres d'Amin Maalouf

A la frontière des cultures, minoritaire, Amin Maalouf partage avec d'autres écrivains déterritorialisés le potentiel de médiateur interculturel. La littérature serait alors l'espace où convergent plusieurs mondes différents. L'écrivain tisse à travers l'écriture des ponts entre les cultures, en assimilant l'histoire, en reconfigurant les mythes et en lançant de nouvelles perspectives sur la route des civilisations en éclairant le présent.

Le lieu de la fiction est le Moyen-Orient et ses personnages oscillent toujours entre deux mondes : l'Orient, marqué par l'aveuglement séculaire des sociétés arabes et l'Occident, irrigué par l'avidité séculaire des puissances occidentales. Son analyse devient peut-être manichéenne mais compréhensible à la lumière de son parcours de vie:

"Pour ma part, du fait même d'avoir grandi dans une société plurielle comme celle du Liban, dans un milieu pétri de culture arabe, mais aussi dans un milieu scolaire pétri de culture européenne, j'avais conscience de l'existence de ces perspectives différentes, et je les ai toujours prises en compte – au début, de manière instinctive, et plus tard de manière plus raisonnée…"

L'intention de l'auteur est donc quelque chose de clairement assumé : " *Réconcilier l'Occident et le monde arabe est un objectif noble, louable, nécessaire; mais extrêmement difficile à atteindre*".

Ainsi, avec la responsabilité sociale et humaniste, Amin Maalouf donne au roman une conception historique, en jouant le rôle de bâtisseur de ponts interculturels.

Avide d'un passé où figure une certaine coexistence harmonieuse, Maalouf répond, avec cette vocation à la littérature, que c'est à travers l'évocation de l'évolution historique, sociale et culturelle de l'humanité qu'il puisse exister une expression de la sensibilité humaine basée sur l'équanimité éclairant le présent et planifiant l'avenir.

Krisztina HORVÁTH
Université Eötvös Loránd, Budapest

On dit le ou la ?
La langue d'Espagne : poétique du juron dans **Pas pleurer** *de Lydie Salvayre*

Parmi les grandes crises qu'a connues le XX^{e} siècle, la guerre d'Espagne est certainement l'une de celles qui seront gravées dans la mémoire collective du plus de pays européens : les brigades internationales participent des mythes fondateurs pour les mouvements progressistes antifascistes européens. Cette guerre et la *retirada* sont aussi à l'origine de l'un des plus importants flux migratoires du XX^{e} siècle et l'immigration espagnole en France approche les 440 000 personnes dans les années trente.

Pas pleurer de Lydie Salvayre est tissé de deux textes bien distincts : un dialogue mère-fille, anamnèse de l'histoire familiale tissé d'éléments de l'histoire de la guerre d'Espagne, discours qui sera discipliné, tempéré si l'on préfère, par des extraits du texte de Georges Bernanos, *Les grands cimetières sous la lune*, signalés par la typographie. Aucun signalement typographique en revanche pour le langage franol de la mère âgée du narrateur, et tout le travail de compensation sémantique revient au lecteur. Dans le dialogue narrativisé comme dans les répliques en style directe (non découpées en prises de paroles) des parleuses, la déformation de la langue est l'expression de l'altérité stylistique, plus que celle d'une exolangue d'origine. Ce langage, ce « français sophistiqué autant qu'énigmatique », les vulgarités tant décriées par une certaine critique, soulignent les points saillants de l'expression, et sous-tendent la fonction poétique tout en empêchant le texte de sombrer dans le sentimentalisme.

Mathilde HUG
Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CERC

Le Retour en Pologne *de Joseph Conrad : la trahison comme fidélité à soi-même*

Joseph Conrad est né quelques années avant la dernière insurrection du royaume de Pologne contre la tutelle russe. Ses parents, activistes politiques condamnés à la déportation, sont morts tous deux des suites de maladies contractées en exil. Elevé par son oncle, il a quitté la Pologne à l'âge de dix-sept ans pour devenir un marin anglais. En 1914, Conrad, naturalisé vingt ans plus tôt, est un écrivain britannique reconnu. Au début de l'été, il emmène pour la première fois ses enfants visiter son pays natal. Ce voyage est raconté dans le court récit *Retour en Pologne* (*Poland Revisited*, 1915), que nous nous proposons d'étudier.

Dans de nombreux textes, Conrad évoque les impératifs moraux qui ont régi toute sa vie, fondés sur les valeurs chevaleresques léguées par sa famille. Nous proposons de nous concentrer sur un terme central dans son œuvre, celui de fidélité, qui condense tous les aspects de ses rapports entre le pays perdu et le pays choisi. Pour Conrad, faire le trajet vers la Pologne, c'est essayer de retrouver la cohérence d'une vie conçue comme une série de trahisons. La notion de fidélité unifie sa jeunesse polonaise et sa vie de marin : pour lui, être entré dans la marine anglaise signifie qu'il a appliqué le système de valeurs que sa famille polonaise lui a enseigné.

Par ailleurs, dans cette « guerre sans honneur » qui est sur le point d'éclater en Europe, Conrad place son espoir dans son pays d'accueil. Pour lui, la Grande-Bretagne est le dernier pays pouvant mener une guerre noble au service d'une juste cause. Cet argument fait partie de son dispositif d'auto-justification, et lui permet de montrer qu'il peut avoir quitté la Pologne sans déroger à l'impératif de fidélité, puisqu'il a juré la sienne au pays qui a reproduit le geste de son père (combat contre la tyrannie, application d'un code chevaleresque).

Enfin, la notion de fidélité se trouve au cœur de l'œuvre romanesque de Conrad. Non seulement elle est questionnée au sein de la diégèse dans la plupart de ses romans, mais il s'agit aussi du point de départ de son art poétique, évoqué dans ses *Souvenirs Personnels* (*A Personal Record*, 1912). Dans *Retour en Pologne*, Conrad montre donc que, malgré l'exil, en devenant marin puis écrivain britannique, il est resté fidèle à la Pologne.

Wafae KARZAZI
Université Hassan II-Mohameddia

Crise identitaire et rêve d'enracinement chez le personnage sebbarien

Je souhaiterais lors de ce colloque aborder le sujet de la crise identitaire que vivent les descendants d'immigres maghrébins à travers l'analyse de personnages solitaires et déracinées mis en scène par Leila Sebbar. Je voudrais surtout montrer comment la crise identitaire conduit non seulement à un ballotement entre deux espaces, algérien et français mais également à un rêve d'enracinement qui se réalise de diverses manières dans les textes, dans des espaces concrets ou mythiques. Le rêve d'enracinement est généré par le sentiment d'une perte irréparable, celle d'un pays natal idéalisé. Il conduit le personnage sebbarien à renouer, par le biais de la mémoire, avec le monde de l'enfance et un pays natal symbole d'un paradis perdu qu'il s'agit de retrouver pour se régénérer.

Le pays natal se matérialise dans la figure des grands-parents, emblèmes de l'enracinement et de l'attachement profond et indéfectible à la terre. Leur évocation révèle la force du traumatisme que constitue l'exil pour les personnages. L'émigration est vécue comme une blessure, un arrachement à un lieu sécurisant dominé par la figure de l'Ancêtre protecteur et nourricier. On peut constater, dans le retour à l'enfance des personnages, non seulement une tentative de réappropriation par la mémoire d'un espace authentique, mais aussi la nostalgie d'une sorte de pureté, d'innocence servant de contrepoids à une réalité contraignante. Dans cette recréation, les objets jouent un rôle important.

Laurence KUCERA
Université Paul Valéry – Montpellier 3

La création littéraire sous domination: dissidence et contestation

L'Histoire du XX[e] siècle est jalonnée de conflits, de soulèvements, qui sont autant de moments de crise importants. Les causes le plus souvent invoquées sont d'ordre politique. Un régime tyrannique, ses conséquences dramatiques, des libertés individuelles bafouées, le contrôle de l'activité des hommes, la négation de l'altérité au profit du Même et l'uniformisation de la pensée, telles sont les visées d'un pouvoir qui vise la domination et la soumission du sujet. On parle alors de totalitarisme, de fascisme.

D'un pays à l'autre, les dictatures se ressemblent. Artistes, intellectuels, journalistes, écrivains, sont pourchassés, harcelés, parfois froidement éliminés. Pris dans les rets d'un régime qui les empêchent de s'exprimer – de créer – la plupart se voient bâillonnés, dans l'impossibilité d'exercer le métier pour lequel ils se trouvent qualifiés. La privation de toute liberté d'expression entrave toute possibilité de création. La censure établie, la plupart des écrivains voient alors leurs ouvrages interdits. Nié dans sa vérité, dans son être, l'écrivain, du côté d'une parole pleine, active, créatrice mais ô combien fragile, se voit contraint de se taire ou de résister afin de retrouver son libre arbitre – sa liberté.

Comment, dès lors, lutter contre cette oppression sourde ? Comment contrecarrer cette menace de clôture sur soi ? Quelle possibilité d'expression s'offre à l'artiste, l'écrivain, dont les mots sont le principal matériau? Quelles sont ses marges d'expression, ses possibilités de création ? Par quel moyen exprimer son refus, son insoumission face à l'humiliation ?

Si certains choisissent le chemin de l'exil, d'autres continuent, néanmoins, de créer, par le biais de moyens détournés. Le samizdat – système clandestin de publication en sous-main – permet le transfert, la diffusion de tout travail de création.

Nous analyserons la situation des écrivains dans un contexte de domination. Nous verrons quel chemin l'écrivain est contraint d'emprunter, afin de continuer de s'exprimer. La dissidence, forme de résistance, l'exil, sont des réponses, des alternatives possibles, pour passer d'une forclusion totale à la liberté d'expression – de création.

Augustin LEFEBVRE
Sorbonne Nouvelle – Paris 3, FR-EPEI CIEH&CIEFi

Décrire l'expérience totalitaire : les pratiques de catégorisation des exilés de Jeunesse d'octobre de Nicolas Baudy (1957)

Cette communication prolonge la proposition avancée lors du précédent colloque : *Jeunesse d'octobre* de Nicolas Baudy (1957) est un ouvrage interdisciplinaire articulant des questions qui intéressent à la fois l'historiographie du totalitarisme (Gentile, 2000) et l'ethnométhodologie (Garfinkel, 1967). D'un côté, l'historiographie du totalitarisme préconise une prise en compte accrue de l'*expérience individuelle* pour examiner la question de l'adhésion de la population à l'idéologie totalitaire. De l'autre côté, l'éthnométhodologie examine les pratiques sociales en prêtant une attention particulière au langage en tant que *pratique sociale instituante* (Widmer, 2001), les *pratiques de catégorisation* (Sacks, 1992) occupant une fonction centrale dans l'élaboration perceptive et praxéologique de la réalité sociale. Baudy (1957) pour sa part, a compilé des témoignages *directs* d'exilés de la révolution hongroise de 1956, qui ne se connaissaient pas et dont les descriptions convergent. L'ouvrage prend la forme de deux parties distinctes, l'une que l'on qualifierait aujourd'hui de *qualitative* – une galerie d'autobiographies – et l'autre de *quantitative* – un questionnaire psycho-sociologique.

A travers l'analyse d'extraits de l'ouvrage je montrerai comment il rend disponible des descriptions d'expériences personnelles de vie en régime totalitaire – c'est à dire des pratiques de catégorisation qui permettent de mieux comprendre les différents degrés d'adhésion et de rejet de l'idéologie communiste par la population hongroise.

Jérôme LUCEREAU
Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CERC

La faim comme moteur premier des transferts culturels

Bien des causes sont présentes dans l'origine des migrations : la volonté de conquête, la recherche de richesses, l'aventure géographique, la possibilité d'un renouvellement individuel ou collectif, la fuite d'une guerre, la recherche d'un mieux-être économique ou politique, la suite logique d'une alliance familiale, la fuite d'une persécution, ou bien encore : la faim.
La faim est première, native, incontournable. Le dualisme s'épuise dans la faim qui absorbe tout. Un affamé est d'abord un être en errance, à la recherche permanente de nourritures très terrestres qu'il ne saurait rejeter sans précipiter sa disparition. La faim provoque l'effondrement des valeurs, des systèmes de représentation du monde, de tous les paradigmes : elle seule subsiste et transcende tout par une paradoxale et absolue immanence.

Dans cet oubli de la culture, pourtant, la faim interpelle la culture elle-même. La confrontation avec la faim oblige le changement, décrète et inaugure un nouvel ordre culturel.

Au-delà des transferts culturels en tant que tels, nous voudrions montrer que l'action culturelle involontaire de l'affamé dans le cadre de sa migration est sans doute la plus prégnante car la plus directement logée au cœur de l'humanité des peuples d'accueil. L'omniprésence de la faim des migrants interpelle l'absence structurelle de faim des sédentaires, la féconde et développe, par l'émergence de l'appétit, un nouvel agrégat culturel. En ce sens, le migrant n'est plus celui qui vient prendre une part non désirée au festin des repus, mais bien celui qui féconde le festin et le détourne, par l'ampleur de sa faim, quasi ontologique, de sa perspective purement matérialiste pour l'inscrire dans une verticalité inattendue par les convives.

Claudia MANSUETO
Université de Trieste

Au-delà de la littérature émigrée : le défi des beurs. À bras-le-cœur *et* Le thé au harem d'Archi Ahmed *de Mehdi Charef et* Boumkoeur *de Rachid Djaïdani*

Au carrefour entre sociologie et littérature, la production *beur* est la voix des *intrangers*, des invisibles qui peuplent la banlieue parisienne. Ni maghrébins ni français, les auteurs de la *nouvelle vague* littéraire racontent la solitude, l'abandon et la contestation d'une communauté *in fieri* à la recherche d'une identité définie.

Voix des sans voix, Mehdi Charef raconte dans ses romans les tribulations d'antihéros solitaires et résignés qui, du reg algérien au bidonville parisien, traversent l'illusion du bonheur pour précipiter dans le désespoir le plus absolu : le narrateur d' *À bras-le-cœur* et Madjid, le jeune personnage de *Le thé au harem d'Archi Ahmed,* gardent le souvenir lointain d'une enfance maghrébine mythifiée et, en même temps, essaient de survivre à la vie du béton.

Si Charef conte l'inquiétude sans une issue apparente, Rachid Djaïdani, avec son premier roman *Boumkoeur*, écrit l'histoire de Yaz et Grézi, deux mecs de la banlieue à la recherche d'un horizon existentiel à conquérir. Seuls, sans travail, étouffés par la grisaille de la cité, Yaz et Grézi découvrent le pouvoir salvifique de l'écriture, du témoignage. L'expérience carcérale de Grézi aidera le jeune *beur* à comprendre la vraie valeur de la parole : contestatrice, parfois ironique, toujours provocatrice, la voix de la banlieue est l'expression métisse et plurielle d'une communauté qui dénonce l'abandon et l'indifférence du Paris Tout-Puissant.

Au-delà des stéréotypes orientalistes, le défi des *beurs* dépasse les limites de la résignation pour devenir le viatique d'apatrides hybrides qui choisissent l'écriture pour survivre, qui racontent pour dévoiler ce qui est caché derrière l'hypocrisie bourgeoise.

Tivadar PALÁGYI
Université Eötvös Loránd, Budapest

L'écrivain « rapatrié »: Camus entre l'Algérie et la France

Si le phénomène migratoire est la plupart du temps envisagé comme un facteur de diversité dans la mesure où il enrichit les sociétés d'accueil pour les rendre plurielles, on peut aussi évoquer des cas de migration qui, à l'inverse, ont eu pour résultat la purification ethnique, réduisant la diversité de la société de départ. Souvent forcé, ce type de « rapatriement » a pu revêtir un caractère massif et devenir ainsi un fait culturel marquant.

Nous nous proposerons dans notre communication de nous pencher sur la société plurielle de l'Algérie d'avant 1962 en évoquant quelques écrits d'Albert Camus, tels que *L'Exil et le Royaume*, *Le Premier Homme* et les articles politiques traitant de la coexistence entre Français et Musulmans. Nous aborderons aussi la question de l'exode des pieds-noirs en 1962. Cet exode a pu être considéré comme l'aveu de l'impossibilité d'une société véritablement plurielle, avec des communautés égales en droit, sans rapport de subordination. Des cas parallèles de migration vers une soi-disant mère-patrie, tels que l'exode des Saxons et des Souabes de Roumanie vers l'Allemagne ou des Grecs pontiques vers la Grèce dans les années 1970-90, pourront enrichir le tableau.

Hafida RABIA-AÏT MOKHTAR
Université de Bouira

Le rapport voile / langue entre l'Ici et l'Ailleurs. L'exemple des deux romans Paris plus loin que La France *et* Bab-Errih *de Ghania Hammadou*

L'histoire du rapport de la femme maghrébine au *regard* est étroitement liée à celle du voile qui la soustrait du regard d'autrui. Dans la culture islamique et dans la société algérienne, la signification du voile est la *protection*. Le mot *Hidjab* en langue arabe signifie tout ce qui empêche d'être vu(e). Pour Frantz Fanon, le voile a une autre signification. Dans son ouvrage *L'Algérie se dévoile*, il relie le port du voile à la relation *dominant/dominé* entre la France et l'Algérie. Pour lui, si la femme enlève le voile, elle montrera ainsi qu'elle a accepté la domination coloniale. Il a toujours dit que la femme algérienne est celle qui se dissimule derrière le voile. Ce voile qui lui permet de regarder sans être vue, et qui la met en position de dominant parce que selon J. P. Sartre, le regard sans être vu est un instrument de domination impérialiste.

Dans notre corpus d'analyse, le voile *voyage*, et ce *déplacement* ne lui permet pas de garder la même signification, il le munit de sens contradictoires, son port ou son rejet impliquent en même temps, l'*aliénation* et la *libération* : Ghania Hammadou, exilée en France depuis 1993, écrit en français, la langue du pays d'accueil, pour se dévoiler, pour récupérer le droit du regard (*regardeuse* et *regardée*). Là, elle se libère des règles de la société algérienne ou arabo-musulmane. Cependant, cette *libération* est, également, une *aliénation* parce qu'elle est, de cette manière *dévoilée*, donc aliénée par la langue du colonisateur qui l'éloigne des femmes algériennes.

Dans *Paris plus loin que la France*, les femmes portent le *haïk* jusqu'aux années de la décennie noire du terrorisme. Mais il paraît que ce *haïk* est une couverture, non pour obéir à ce que Dieu a prescrit à la femme, mais pour obtempérer aux *ordres des hommes*. Nous retrouvons cela dans la situation du retour de Zahra au pays natal. Après avoir jeté le *haïk* (vu qu'elle s'est imprégnée de la langue française) et s'être dévoilée en France, pendant plus d'une vingtaine d'années, elle n'oublie pas d'en acheter un à son retour pour le porter pendant son court séjour en Algérie. Pour elle, le fait de se dévoiler devant les hommes de sa famille est comme si elle s'exposait *nue*.

De là, nos pouvons dire que le glissement du pas vers un autre pays, veut dire le glissement du corps (qui prend ou enlève le *voile*), et ce dernier engendre le glissement de la parole. Voilà ce à quoi nous allons nous intéresser dans notre communication.

Tumba SHANGO LOKOHO
Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CERC

Transfrontalité culturelle et littéraire en Afrique francophone

Il s'agit d'examiner par-delà ces trois figures d'intellectuels V.Y. Mudimbe, Abdelkébir Khatibi et Abdelwahab Meddeb comment les idées circulent et transcendent les frontières de la Méditerranée et de l'Atlantique dans ce jeu d'appropriations et réappropriations des savoirs, des connaissances et des cultures. Ces trois universitaires africains ont jeté des ponts entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique à partir de deux bassins et foyers culturels à la fois proches et éloignés. Loin de s'enfermer dans les limites de leur géographie première, ils ont choisi la voie de la mondialité culturelle (Ed. Glissant) avant qu'elle ne devienne monnaie courante.

Autrement dit, ils actualisent l'idée même du cosmopolitisme et de la transculturalité comme modalité de vie individuelle, personnelle et trans-individuelle et transpersonnelle. En cela, ils incarnent la notion même de transfrontalité ou de la mobilité des frontières culturelles et identitaires nationales (chauvinisme, ethnocentrisme) vers le transnationalisme culturel ou la "culture-monde", l'"histoire-monde" et la "littérature-monde".

Katerina SPIROPOULOU
Université de Thessalie

La problématique de l'altérité chez Faïza Guène : le cas de **Un homme, ça ne pleure pas**

Ce n'est pas étonnant que la problématique de l'altérité soit amplement présente dans la littérature contemporaine, surtout si l'on se réfère à Faïza Guène, romancière française d'origine algérienne. L'entre-deux identitaire, au cœur de son dernier ouvrage, *Un homme ça ne pleure pas*, s'illustre avec une famille algérienne où les enfants – deux filles, un garçon – s'affirment, évoluent et se réinventent par crises, ruptures, identification et scepticisme. Est-ce le personnage de la fille aînée, Dounia, niçoise d'adoption, brillante avocate, symbole de l'intégration réussie ? Est-ce dans l'exemple de la sœur cadette vivant au rythme et à l'image de ses parents ou du narrateur Mourad que se situe cet entre-deux ? Peut-être que le cœur de l'ouvrage réside dans la personnalité du cousin Miloud, être fier, privilégiant l'aspect matériel et entretenu par une riche quadra ?

On s'attachera au principal personnage du roman : la famille. Figures parentales, héritage culturel, valeurs et rapports conflictuels entre générations.

Réka TÓTH
Université Eötvös Loránd, Budapest

L'écriture translinguale/migrante/ex-centrée/dé-centrée de Vassilis Alexakis

Vassilis Alexakis, journaliste, dessinateur et surtout romancier qui écrit en français et en grec, sa langue maternelle, a publié une vingtaine de livres en France, et a été récompensé par plusieurs prix, entre autres le prix Edouard Glissant et le Prix de la langue française pour l'ensemble de ses œuvres qui a contribué d'une part à « illustrer la qualité et la beauté de la langue française », et qui s'est rangé, d'autre part, du côté de la poétique du divers, du métissage et de toutes les formes d'émancipation. Auteur bilingue, pourrait-on dire, si sa pratique littéraire qui est une réflexion ininterrompue sur ses langues, n'ébranlait pas d'une manière décisive nos hypothèses concernant l'isolabilité de ces langues. Il opte pour le non-choix en revendiquant le droit à une condition hybride entre sa culture et sa langue d'origine et celles d'accueil : il met en œuvre une pratique particulière d'auto-traduction, grâce à laquelle ses textes - qu'ils soient écrits en français ou en grec – se révèlent appartenir à un 3e espace linguistique, ni français, ni grec, ouvert d'ailleurs vers d'autres langues aussi.

Je me propose d'étudier l'hétéroglossie inhérente des romans d'Alexakis qui attire le lecteur dans la fabrique translinguale du texte, et nous suggère la possibilité d'un nouveau type d'écriture nommée quelque fois écriture translinquale, ou écriture ex-centrée ou dé-centrée, proche des écritures qu'on appelle

actuellement migrantes, et nourrie, comme ces dernières aussi, par l'errance glissantienne qui « nous permet » – paradoxalement – « de nous fixer ».

Harri VEIVO
Université de Caen

Constructions identitaires en mouvement dans le récit de voyage Önskeresan *(1948) de Göran Schildt*

Après la deuxième guerre mondiale, Göran Schildt (1917-2009) entame un voyage en bateau à voile de Stockholm à Rapallo via le Danemark, l'Angleterre et la France. Il a d'abord publié le récit de son voyage sous forme d'articles dans le quotidien suédois *Svenska Dagbladet*, puis en livre *Önskeresan* (Voyage de rêve) en 1948. Succès de librairie, il est bientôt traduit en six langues ; les ventes permettent à Schildt de devenir écrivain professionnel et de continuer ses voyages en Mer d'Egée, en Mer Noire, sur le Nil et ailleurs.

Pour de nombreux lecteurs, *Önskeresan* a sans doute été un contrepoids à l'isolement de l'après-guerre ainsi qu'un important facteur dans la reconstitution de l'image d'une Europe divisée après les horreurs de la guerre, tout en offrant en même temps le modèle d'un homme libre et authentique. Pour Schildt, cela représentait plus encore. Grièvement blessé à la guerre, il s'était promis de faire ce voyage « de rêve » s'il parvenait à survivre. Ce texte devient alors un acte de réaffirmation et de reconstruction de l'identité personnelle, mais en même temps un acte de fidélité et de reprise de contacts et appartenances plus anciennes avec la France qui a joué un rôle prépondérant dans la vie de l'auteur avant la guerre. Cet acte situe Schildt dans le croisement de plusieurs cultures – nordique, germanique, latine, septentrionale, méridionale – dont il sera le passeur et le médiateur.

Écrivain svécophone finlandais, installé en Suède après la guerre et parfaitement intégré à la vie culturelle de Stockholm, Schildt construit son récit sur l'Europe par rapport à la Finlande, la Suède et l'espace nordique. En même temps, il développe une identité cosmopolite dans l'esprit et dans la vie pratique : passionné par la culture européenne, il est prêt à partager l'espace exigu de son bateau avec des amis de nationalités différentes ou à provoquer des rencontres inattendues avec des inconnus dont il croise le chemin. Dans le récit qu'il livre de son voyage, ces deux dimensions entrent dans un jeu réciproque, les péripéties du voyage et les rencontres déplaçant les repères identitaires et bousculant les conceptions sur les pays et les cultures que l'écrivain développe dans un travail de réflexion constant.